Une recette

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 53

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-221493

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

avait voulu donner à son dévouement toute l'intensité des choses éphémères. Gabriel tenta de refouler dans la poussière du passé ce souvenir importun ; mais, il n'y parvint point, car le regard si triste, si touchant, de cette pauvre mère, au seuil du tombeau, ne cessait de réapparaître toujours plus distinct, plus expressif.

Le soir de ce même jour, Duressort ressentit le besoin de sortir de son chez lui solitaire ; il se dirigea lentement, la tête baissée, du côté de l'auberge du Cheval blanc. Ce n'était point son habitude de s'y rendre quand il savait devoir n'y trouver personne, mais pour la première fois de sa vie d'homme, la solitude lui pesait. En route, il rencontra Gottlieb, le Soleurois, qui lui lança un « Bonsoir Capriel » retentissant.

— Il fait froid, la « neiche grie ! »

Duressort allait lui répondre sèchement: « c'est ce qu'il faut à la canaille », lorsqu'il se ravisa et se borna à rendre d'un ton bourru le salut reçu.

A l'auberge, la salle à boire était vide. Gabriel se fit apporter trois décilitres de vin nouveau et assis dans un angle du local, il se mit à regarder pensif le fond de son verre. Un peu plus loin, la sommelière, apparemment le nez dans un livre, l'observait à la dérobée, parce que le spectacle de Duressort muet et distrait était aussi rare que l'apparition d'un corbeau blanc. Dans le silence, on entendit un bruit insolite derrière la porte d'entrée. La sommelière l'entr'ouvrit prudemment et reconnaissant le chien des vanniers, une pauvre bête errant dans le village depuis l'automne, elle le laissa entrer. L'animal avait faim, cela se voyait aisément. Il vint flairer Gabriel qu'il parut reconnaître pour en avoir reçu des pierres. Prudemment, la bête recula et se tint à distance, suivant attentivement des yeux tous les mouvements de son vis-à-vis. En septembre, ce chien de vanniers ambulants s'était égaré dans une remise déserte où, par mégarde, il resta enfermé pendant quatre jours et quatre nuits. Dans l'intervalle, ses patrons, après force jurements de ne pas le voir revenir, avaient continué leur pélerinage sans leur bête de somme. Le chien, à peine libéré, les chercha longtemps dans toute la contrée. Ne parvenant à les découvrir, il finit par revenir à X... pensant, sans doute, que la bonne saison ramènerait ses maîtres à l'endroit où ils l'avaient abandonné. Depuis lors, il se nourrissait de ce que des âmes charitables voulaient bien lui réserver et il couchait tantôt-ci, tantôt-là, dans quelque recoin du village. Ce soir de Noël, où la bise soufflait glacée, il était venu, le ventre vide, gratter à la porte du Cheval Blanc, où plus d'une fois déjà des clients pris de pitié lui avaient donné à manger. Et maintenant, l'œil humide, il regardait Duressort et Duressort attentivement le regardait. Après s'être dévisagés pendant dix bonnes minutes, Gabriel demanda à la sommelière une livre de pain et un cervelas, puis il appela le chien, qui s'approcha méfiant, le caressa, partagea le pain et la saucisse en plusieurs morceaux et les donna à l'animal affamé. Une fois son compte payé, Duressort sortit une ficelle de sa poche, la passa au collier du chien et partit en bougonnant :

— Nous sommes tous deux solitaires, abandonnés ; dorénavant nous ferons ménage ensemble et tu n'auras plus à te plaindre de moi !

Le lendemain de ce Noël, la nouvelle de l'événement extraordinaire qui s'était passé au Cheval Blanc se répandit dans le village comme le feu d'une traînée de poudre. Il n'y avait pas à en douter, Duressort s'apprêtait à changer de vie, puisqu'en un soir de Noël, lui l'ennemi déclaré de toute la création, il s'était senti solitaire et il avait adopté le chien des vanniers après lui avoir payé un festin.

Aimé Schabzigre.

Un malin. — Pourquoi dis-tu toujours à ce vieux grigou qui ne te donne jamais de pourboire : « Grand merci, monsieur ! »

— C'est pour que les autres clients ne prennent pas la mauvaise habitude de ne pas en donner non plus !

Un vrai paresseux. — Dans un salon, on parle d'un peintre dont la paresse est proverbiale.

— Il a tellement la flemme, renchérit quelqu'un, qu'il ne fait que des paysages d'hiver pour ne pas se donner la peine de mettre des feuilles aux arbres

QUELQUES VERITES OU DONNEES POUR TELLES

ELLES s'adressent particulièrement aux dames. La galanterie n'en fait-elle pas une obligation. Savez-vous où nous trouvons ces prétendues vérités ? Dans un ouvrage de M. Quitard, intitulé : « Proverbes sur les femmes, l'amitié, l'amour et le mariage ». Oh! rassurez-vous, mesdames, cet ouvrage date de... 1858. Ce n'est plus d'aujourd'hui, soit, mais les dames, on le sait, ne vieillissent jamais. Donc, elles n'ont pas changé dès lors. Ces proverbes sont toujours de saison.

La poule ne doit pas chanter devant le coq, dit l'un d'eux. Cela signifie, paraît-il, qu'une femme, qui se trouve dans une société avec son mari, ne doit pas prendre la parole avant que celui-ci ait parlé.

En voici un autre, qui manque de galanterie et d'exactitude : *Pour faire mentir une femme, à coup sûr, il n'y a qu'à lui demander son âge.* Quelle médisance ! Les femmes n'ayant pas d'âge, bien naïf est celui qui pose à l'une d'elle pareille question. Aussi est-il souvent et justement remis en place, comme on dit.

Femme veut, en toute saison, être maîtresse en sa maison. Le désir le plus vif et l'étude la plus constante, de mère en fille, depuis que le monde existe et dans tout pays, c'est d'être maîtresse. Elles ont, pour y parvenir, une tactique merveilleuse, qui ne se trouve jamais en défaut. Les hommes civilisés ne savent pas y résister et le droit du plus fort, dont ils se glorifient, n'est rien en comparaison du droit du plus fin, dont elles ne se vantent pas. *(Quitard.)*

Une femme ne cèle que ce qu'elle ne sait pas. Cela semble vouloir dire qu'une femme est incapable de garder un secret. Mais le bon Lafontaine n'a-t-il pas dit : « Et je connais, à ce sujet, bon nombre d'hommes qui sont femmes ! »

Il faut craindre sa femme et le tonnerre. La conclusion morale à tirer de ce proverbe, dit Quitard, c'est qu'il faut avoir pour sa femme des procédés pleins de douceur ; car plus son courroux est à craindre, plus il importe à l'homme de ne pas le provoquer.

Temps pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée. On sait ce qu'il en est d'un ciel pommelé ; inutile d'insister. Quant au fard, c'est un cosmétique pernicieux à la peau. Les femmes qui en font usage sont promptement flétries.

La femme et la poule se perdent pour trop courir. Tout le malheur des hommes, a dit Pascal, est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. Tout le malheur des femmes vient aussi de ne pas savoir se tenir à la maison.

Le renard en sait beaucoup, mais une femme amoureuse en sait davantage. La femme ou la fille la plus simple est toujours fort habile dans les affaires qui intéressent son cœur. On dirait que l'amour leur donne la faculté de tout voir. Rien ne lui échappe. Elle sait mettre à profit tout ce qui lui est favorable et tourner à son avantage les circonstances les plus compromettantes. Rien de subtil et d'exercé comme son instinct.

* * *

Mais, arrêtons-nous là, pour aujourd'hui.

La Patrie Suisse. — A l'occasion de Noël, la Patrie Suisse vient de publier un brillant numéro spécial de 48 pages, illustré d'une septantaine de superbes gravures, au nombre desquelles des reproductions de la célèbre «Madone aux Petits Arbres», de G. Bellini (1447), l'«Adoration des Bergers» de Ribeira, de l'admirable sculpture sur bois l'«Adoration de l'Enfant Jésus», de l'église St-Just, à Flums (St-Gall); des vues de la chapelle de Vuillens, commentées par M. Jules Amiguet ; de trente-cinq vues hivernales de nos stations de montagne. Une notice illustrée sur Innocente Defago, des croquis et nouvellles de Jean des Sapins et du Solitaire, etc.; tout cela fait de ce numéro un ensemble aussi intéressant qu'artistique.

Petite actualité. — Comme les jours sont courts dans les environs du jour de l'An.

— Comme ma bourse va l'être davantage après !

Une recette. — Pourquoi as-tu loué un appartement dont l'escalier est si dangereux ?

— Je vais te le dire : Quand on vient me réclamer une petite note, je menace l'importun de lui faire descendre mes étages un peu vite, et tu comprends, cela le fait réfléchir...

NOS VIEILLES CLOCHES
VUITEBOEUF

En 1646, les autorités de ce village passaient une convention dont voici le texte :

« Ce jourd'huy septième jour d'aoust mille six » centz quarante six, maistre Jean Richenet fon» deur et bourgeois de Payerne a délivré aux » communiers de Vuitebœuf et Peney, une clo» che de la pesanteur de cent trente livres, la » quelle il maintient estre de bon métal, promet» tant aussi d'avoir reçu vint escus et dix batz » argent contant. Est le reste, qu'est vingt cinq » escus ils luy seront délivrés à Payerne par le » moyen de Mr Sauge, ministre de Baulmes. Et » quand il les aura, en donnera quittance au dit » seigneur Sauge, pour la délivrer aux dits com» muniers. Tesmoin : le nom du dit maistre icy » mis de sa propre main.

» (Signé) : Ainsi est Jan Richenet, fondeur. »[1]

Cette cloche n'existe plus. Les comptes de la commune de Vuitebœuf prouvent, en effet, qu'ayant été cassée en 1770, elle fut remplacée par celle qui se trouve actuellement dans le clocheton de la maison communale. Elle porte diverses inscriptions, spécialement les noms des membres du conseil de l'époque, mais la façon dont elle est suspendue ne nous a pas permis de les lire complètement. Pour ceux que les détails intéressent, voici quelques chiffres extraits du compte, rendu par les sieurs Pierre-François Lugrin et Jaques-David Addor l'aîné, « en calli» tez de gouverneur de l'honorable commune de » Vuitebœuf et Peney pour l'année 1770 ».

Livré :

« Pour un vaire de vin en fesant la convention » avec le sieur Lievremont, 10 florins, 6 sols. »

« A David Lugrin pour avoir fourni un che» val pour le voiturage de la vieille cloche à » Sainte-Croix, 1 florin, 6 sols. »

« A Daniel François Margot pour fourniture » de la ferremente du joug de la nouvelle clo» che, 1 florin. »

« Au fondeur Lievremont de Pontarlier pour » l'échange d'une cloche neuve contre lancienne » qui était cassée, 418 florins 3 sols. »

« A ceux qui se sont aidés à descendre la vieil» le cloche du clocher et monter la nouvelle, re» fait deux fois le toit de ce dernier et pour la » dépense du Sr Lievremont et de 4 personnes » qui ont été occupées à ce travail, 55 florins. »

« Pour avoir refait le corjon de la cloche et » le graissage de celui-ci, 3 sols. »

« Pour la ferremente et le joug, 5 florins, etc., » etc. »

Le registre du Conseil de Vuitebœuf étant muet sur cette affaire, il est difficile d'en savoir davantage, mais les détails que nous avons cités, suffisent pour se faire une idée du prix de revient de cette petite cloche. Environ 600 florins, soit 1800 à 2000 francs de notre monnaie.

R. C.

[1] Original aux Archives de Vuitebœuf.

Articles parus : Montagny s. Yverdon, 3 décembre 1928; Noville, 6 juin 1925; Penthaz, 5 novembre 1927; Renens, 14 avril 1923; Vallorbe, 24 septembre 1927; Vaulion, 15 octobre 1927; Villette, 21 mars 1925 et 4 décembre 1926. — Nyon, 3 mai 1924.

CHINOISERIES

JEREMIE est veuf de paille depuis une semaine ; sa Philippine est en vacances à Fenalet.

Il rencontre Eugène à la sortie du bureau.

— A propos, lui demande son ami, comment t'accomodes-tu de ce célibat ?

— Ça n'est jamais si bien allé, répond Jérémie, car maintenant je peux enfiler mes chaussettes par les deux bouts !

* * *

Sieben est un pince-sans-rire, mais ses blagues sont parfois cruelles. Un dimanche qu'il se trouvait au café du Lac, il lia conversation avec « Burrus », un ancien légionnaire qui parle volontiers de ses campagnes et il l'amena sur son terrain favori.

Burrus se mit à narrer, en s'accompagnant d'une mimique expressive, un épidode colonial.

Un consommateur curieux, — le père François, — tendait l'oreille, qu'il avait dure, sans